

Claude Javeau

Dieu est-il
gnangnan ?

talus d'approche
libre choix

De Dieu

« Dieu existe-t-il ? » La question, paraît-il, tourmente pas mal de gens, ou du moins les préoccupe. Je ne fais pas partie de ces gens. La question « Dieu existe-t-il ? » ne me tourmente pas, ni ne me préoccupe. Pour moi, elle fait partie de ces questions oiseuses pouvant occuper les temps morts de personnes qui s'inquiètent alors de la vacuité de leur esprit, du genre : « Mais qui a tué Harry ? », ou « Qui a peur de Virginia Woolf ? ». Les questions qui me tourmentent, ou simplement me préoccupent, sont de genres assez différents, par exemple : « Qu'est-ce qu'on mange ce soir ? », « Mon fils va-t-il réussir son année scolaire ? » ou encore, « Quand sera-t-on débarrassé du Front National et de ses émules ? ».

Qu'on ne s'attende donc pas à ce que je réponde à une question pareille. Selon le rapport que j'entretiens avec l'interlocuteur qui jugerait bon de me la poser, je serais enclin à répondre, tantôt que je n'en sais rien, tantôt que je m'en moque complètement. Du reste, à supposer que Dieu existe, ce ne pourrait être que dans l'une ou l'autre version : ou bien, il n'intervient pas dans les choses humaines, et j'ai raison de dire que je ne m'en soucie guère, ou

bien il y intervient, et alors je ne pourrais m'empêcher de penser que c'est un beau salopard. À l'appui de ce jugement : les enfants soudanais mourant de faim, les jeunes femmes croates violées par des soudards serbes, les prisonniers politiques turcs torturés dans de sinistres geôles, les innocentes victimes d'inondations, de tremblements de terre, d'avalanches, d'épidémies, les vieillards de chez nous abandonnés dans des mouvoirs, les taureaux sacrifiés à la bêtise tauro-machique, les gibiers tombant sous les balles de chasseurs acéphales, les cormorans englués dans les marées noires, et la liste ne s'arrêterait pas là. si Dieu se mêlait vraiment de nos affaires, il empêcherait que de telles horreurs se produisent, et surtout que des hommes aillent proclamant que si elles se produisent, c'est en raison de Sa Juste Colère¹, laquelle serait justifiée par la notoire conduite des hommes. (On me rétorquera que je n'ai rien compris à Ses Dessesins, qu'Il ne laisse au mal la bride sur le cou qu'afin qu'un plus grand bien puisse en résulter, que les malheurs sont le prix à payer pour que se déploie la liberté humaine. Ouiche : quelle liberté pour le nouveau-né qui dans le ventre de sa mère a chopé le sida qu'un indélicat a refilé ? Admettons donc que je ne comprends rien, qu'il me manque une case, et n'en parlons plus.)

Cela dit, je suis prêt à accorder quelque crédit à l'hypothèse Dieu, à supposer que cette

appellation-là convienne. Il est généralement admis, de nos jours, que l'Univers qui nous entoure procède d'un *Big Bang* originel, qui a non seulement fait éclore l'espace, mais aussi le temps. Autrement dit, avant le *Big Bang*, il n'y avait pas d'espace, et pas davantage de temps. Qu'est-ce qui peut bien exister avant l'espace et avant le temps ? Passe encore qu'on réponde, pour ce qui est de l'espace, le vide. Mais un vide qui n'aurait pas de temporalité, comment le concevoir ? Impossible à l'esprit normal, le vôtre, et le mien (et ça n'a rien à voir avec la case qui lui manque). On pourrait dire, prudemment, que ce qui préexistait à l'espace et au temps était Dieu, espèce d'Être radicalement différent de ceux que nous connaissons, même les plus étranges (les quasars, les trous noirs, le virus HIV, les admirateurs d'Helmut Lotti), qui aurait décidé de se muer, au commencement de tout, en espace-temps. D'où serait venue cette décision ? D'un hyper-Dieu qui aurait manipulé Dieu dans le sens de ses propres désirs et intérêts ? Et qui aurait manipulé l'hyper-Dieu ? On s'arrête, cela donne mal à la tête.

Donc, en résumé, Dieu, chose dont on ne peut avoir idée, se mue en espace-temps, chose dont on a une certaine idée, ne fût-ce que parce que nous vivons dedans. *Exit* Dieu, ou ce que je trouve commode d'appeler ainsi. *Introït* l'espace-temps. Qui n'a plus rien à voir avec Dieu,

puisque'Il est Dieu transformé en ce qu'Il est et ce qu'Il n'arrête pas de devenir. Lorsque l'espace-temps aura disparu, peut-être Dieu réapparaîtra-t-il. En attendant, peut nous chaut, sauf quand on joue aux hypothèses un peu folles, histoire d'alimenter la conversation entre gens intelligents et bien élevés qui n'ont pas trouvé un sujet plus intéressant.

Que j'en arrive à concevoir ce que j'appelle Dieu de cette manière, au prix de quelques torsions de méninges, n'implique pas que j'accepte, dans la foulée, que le nommé Dieu, en vrac, m'impose : d'ôter mes chaussures pour entrer dans une mosquée, de me couvrir pour entrer dans une synagogue et de me découvrir pour entrer dans une église (sauf si je suis de l'espèce femme ou militaire en service), de ne pas manger de viande rouge le vendredi, de ne pas manger de porc, de ne pas mélanger à la cuisson la viande et le lait, de m'abstenir de consommer des boissons alcoolisées, d'obliger mon épouse et ma fille nubile à se couvrir la tête d'un voile, de me faire couper le bout du zizi à la naissance ou un peu plus tard, de ne pouvoir évoquer en vain Son Saint Nom (et pas en vain, quid ?), de m'abstenir de copuler pendant quarante jours, de ne pas rêver de coucher avec la femme de mon voisin (ça ne m'est jamais venu à l'idée, mais je pourrais changer de voisin !), de raconter à un type que je ne connais pas et qui se cache derrière une grille les choses censément

pas convenables que j'aurais commises, et je m'arrête ici. Ces injonctions-là sont inventions humaines. On ne la fait pas à un sociologue chevronné comme moi. Elles sont sans doute respectables, quoique pas toutes (allez donc faire un tour chez les Mabouls de Kaboul, et vous me raconterez la respectabilité de ces gens-là), mais elles relèvent de l'arbitraire qui a présidé à toutes les inventions sociales. Des esprits malins, qui redécouvrent l'eau chaude fonctionnaliste, m'apprendront que si on mange du porc, on risque d'attraper des vers. Chiche ! Ceux qui ont inventé cette interdiction, il y a très belle lurette, n'étaient pas des hygiénistes distingués. Ils pensaient en termes symboliques : le porc, animal qui vit dans la fange, est donc sale, et ceux qui en mangeraient risquent de devenir aussi sales que lui, tant au sens propre, si j'ose dire, qu'au sens figuré. Et d'ailleurs, chez nous aussi, le porc, appelé alors cochon, symbolise à la fois la saleté physique (tu manges comme un cochon !) et la saleté morale (les films cochons). Cela dit, il y a peut-être une autre raison de croire en l'existence de Dieu, et c'est Cioran qui me la souffle : c'est la musique de Jean-Sébastien Bach, en particulier la cantate *Jauchzet Gott in allen Landen*, surtout quand elle est chantée par Emma Kirby, qui, elle, ferait croire à l'existence des anges.

Restons-en là pour les questions théologiques, dans lesquelles je reconnais ne point exceller. Redescendons sur terre, et faisons un peu d'an-

thropologie historique, et même préhistorique. Il est reconnu que le petit d'homme, à sa naissance, a besoin d'une trentaine de personnes en moyenne pour l'aider à devenir grand et qu'un groupe humain, pour être opérationnel, doit compter quelque cent cinquante membres des deux sexes et de tous âges (c'est la taille habituelle d'une compagnie dans toutes les armées du monde). Il s'agit là d'une nécessité *biologique*, les petits d'hommes étant singulièrement inachevés lorsqu'ils sortent du ventre de leurs mères. Pour faire fonctionner un groupe de cent cinquante personnes sans trop de heurts, ce qui est une nécessité *politique*, il faut que certains principes, que l'on appellera moraux, soient respectés. Du genre : tu ne tueras pas ceux de ton groupe, tu nourriras les enfants, tu partageras les fruits de la chasse et de la cueillette entre ceux qui ramènent la nourriture et ceux qui n'en sont pas capables (les femmes enceintes, par exemple, ou les vieillards, que l'on protège parce qu'ils sont les gardiens de la tradition). Il y aura donc des chefs qui font obéir, et des non chefs qui obéissent (aux chefs). Mais n'est pas chef qui veut ; il faut pour cela faire valoir des titres, être reconnu comme chef *légitime*. Ce pourrait être le plus fort, mais on n'est pas le plus fort tout le temps (on vieillit, on est parfois malade). Ce pourrait être le plus malin, mais on n'est pas le plus malin tout le temps (on dort, on est éméché, on est amoureux). Le plus commode est de

démontrer qu'on est le chef légitime en raison d'un choix transcendant, c'est-à-dire qui vient d'un ailleurs, un au-delà par rapport au groupe. D'où l'intervention de Dieu ou des dieux, comme on veut, disons de la divinité, comme principe de légitimation de l'ordre social. Le chef, c'est celui que la divinité a désigné. On va me dire que tout ça est un peu simpliste, et j'entends déjà ricaner les théologiens et les marchands de dieux. Mais tant pis, pour une fois, on va faire simple, ceci n'est pas un traité de philosophie. Et il restera toujours la question de savoir pourquoi c'est presque toujours des mâles qui sont les chefs. Pas tout à la fois, s'il vous plaît.

De nos jours, alors que la société moderne connaît les conséquences de ce que l'on a coutume d'appeler la sécularisation, notamment en raison de l'arraisonnement des savoirs théoriques et pratiques par les sciences, lesquelles « désenchantent » le monde (*dixit* Max Weber, un des pères fondateurs de la sociologie scientifique), la question que se posent de brillants esprits, pas nécessairement à la solde de l'une ou l'autre religion installée, est la suivante : « Est-il possible d'élaborer des règles morales communes au plus grand nombre en ces temps de relativisme croissant ? » En d'autres termes, quand l'idée de Dieu n'a plus vraiment la cote, est-il encore possible de distinguer le Bien et le Mal, et de désirer faire le Bien, rien que le Bien ?

Certains prétendent qu'il n'est pas possible d'apporter une réponse positive à cette question sans postuler l'existence de Dieu. Autrement dit, qu'il ne serait pas possible d'être moral sans *croire en Dieu*, car il ne suffit pas de reconnaître l'existence de Dieu, encore faut-il *croire* en celle-ci. Croire, c'est-à-dire, par un mouvement spécifique de l'esprit, souvent rebaptisé âme pour l'occasion, adhérer à ce que l'existence implique en termes d'obligations et d'interdictions, tant à l'égard de Dieu lui-même que des autres hommes et même de l'Univers tout entier. Annoncer qu'on « croit » n'est pas suffisant, cela n'engage pas à grand-chose. Dire : « Je crois en Dieu, et puis basta ! n'a guère de sens, encore faut-il en tirer des conséquences pour l'action, c'est-à-dire pour les actes accomplis au jour le jour. C'est sans doute ce qu'entendent les catholiques lorsqu'ils affirment que « la foi sans les œuvres n'est qu'une lettre morte ». On ne peut, pour une fois, que leur donner raison sur ce point.

Subordonner le comportement moral, non seulement à la conviction que Dieu existe, mais en outre qu'il faut croire en cette existence, est une position qui me laisse perplexe. Si on accepte l'idée que « faire le bien » consiste à faire du bien en même temps à autrui et à soi-même, alors que faire le mal ne viserait qu'autrui (mais il faut tenir compte des masos, pour qui se faire

du bien, c'est se faire du mal), définition dont les applications pratiques ne peuvent évidemment faire l'économie de multiples discussions, marchandages, compromis et transactions, je ne vois pas bien ce que Dieu vient une fois de plus faire là-dedans. Peut-être m'objectera-t-on que c'est à Dieu, précisément, qu'il revient de dire aux hommes ce qu'est le bien (et donc le mal). Le plus souvent, Dieu transmet ses idées à ce sujet, si l'on en croit Ses fidèles, par l'intermédiaire d'un homme inspiré, qu'on a l'habitude d'appeler un *prophète* (Elie, Mahomet ou Smith, par exemple), encore que les chrétiens, eux, vont proclamant que leur Dieu a accordé le statut de super-prophète à Son propre Fils, Jésus, un Bédouin qui aurait vécu il y a quelque deux mille années. C'est donc un Dieu qui aurait décidé par excellence qu'il fallait brûler vifs, au Moyen Âge, ceux qui ne croyaient pas, ou pas de manière idoine en Lui (entre autres ceux qui, comme les Juifs, s'en tenaient à une version périmée de Lui), qu'il ne faut point autoriser les femmes en Afghanistan à apprendre à lire et à écrire, qu'il faut, comme le proclame Calvin, s'enrichir pour prouver qu'on a reçu Sa grâce, qu'il est interdit d'allumer du feu le samedi. Tout cela ne serait peut-être, du moins dans la majorité des cas, qu'un folklore amusant si un nombre incalculable de gens, pour faire triompher les variantes de ce folklore auxquelles ils adhéraient, ne

s'étaient tout au long de l'histoire étripés avec une rage toujours recommencée.

Je persifle, certes. Qu'est-ce qu'un égarement papal (Alexandre VI, par exemple), à côté du *Livre de Job*, une interprétation spécieuse du Coran à côté de la science d'un Avicenne, une manifestation d'intégristes juifs à côté de l'œuvre d'un Buber ou d'un Levinas ? Et certes. Mais il est des œuvres produites par des hommes qui ne croyaient pas en Dieu qui peuvent prétendre à la même grandeur, qu'il s'agisse du *Requiem* de Verdi, de la *Recherche* de Proust ou encore des dessins érotiques d'Egon Schiele. On n'a pas besoin de Dieu pour réaliser ce que les hommes portent en eux de meilleur.